

L'orphelin

Je suis né le 1^{er} février 1983 à 1 h 21 du matin sur le bas-côté d'une route nationale en Virginie.

Seize ans plus tard, le jour de mon anniversaire, mon père m'a remis, comme il l'avait promis, une grosse enveloppe en papier kraft contenant le rapport de police, le rapport médical et le rapport d'enquête.

Il y avait aussi la transcription de plusieurs interrogatoires menés par un détective qui se sentait peut-être plus concerné qu'il ne l'aurait dû.

La plupart des documents étaient froids et stériles.

D'autres étaient très instructifs.

Ma mère s'appelait Libby Riffey ; elle avait dix-sept ans. Elle habitait à Forest Pond Court, à Centreville, en Virginie. Elle avait été pupille du Commonwealth jusqu'à son émancipation à l'âge de seize ans.

Le jour même, elle accepta d'aller vivre avec sa meilleure amie, Christa Abbott, et son père divorcé et charismatique, Ken. Elle attendait cette invitation depuis tellement longtemps !

Les deux filles étaient inséparables.

Christa apprit à Libby à aimer la danse classique. Elles prirent toutes deux des cours, que Ken finança volontiers, dans une prestigieuse école de danse à Fairfax. Libby y avait trouvé un mentor, une femme persuadée qu'un jour elle pourrait faire de la danse son métier. Libby fut accablée de chagrin lorsque son héroïne fut emportée par un cancer du sein en dix mois.

Christa apprit à Libby à surmonter son chagrin.

Libby apprit à Christa à se défendre à l'école.

Christa apprit à Libby à se maquiller et à flirter avec les garçons.

Libby apprit à Christa à se repérer dans les méandres du métro dans le centre de Washington, D. C.

Le père de Christa aimait les deux jeunes filles, mais son affection pour Libby était différente. Dix-huit mois seulement après s'être installée chez eux, Libby était enceinte de neuf mois et cherchait une issue à sa situation. Certains avaient des soupçons, mais, à cette époque, seuls Libby et Ken avaient la certitude que l'enfant était bien de lui.

Et seule Libby s'en souciait véritablement.

À trente-neuf semaines, elle partit au volant de sa Ford Pinto 1976 pour une promenade du dimanche soir. L'enquêteur supposa que la jeune femme avait d'abord emprunté la route 29 en direction du sud, puis qu'elle s'était dirigée vers l'ouest sur la 66, qu'elle était passée devant les champs de bataille de Manassas et les champs en jachère de Gainesville.

Une pluie fine commença à tomber tandis qu'elle poursuivait sa route vers l'ouest.

Le rapport d'enquête indique que la bruine s'était probablement transformée en pluie verglaçante lorsque Libby arriva au bout de la route 66 et bifurqua vers le

sud sur la 81 qui traverse la vallée de Shenandoah. Elle prit ensuite la sortie 298 à Strasburg pour rejoindre la route 11 et tourna à gauche sans doute pour prendre de l'essence avant de rebrousser chemin.

Pourtant, Libby perdit le contrôle de son véhicule bien avant d'atteindre la station-service et, comme la chaussée était glissante, la voiture se mit à tourner jusqu'à la ligne médiane.

Elle heurta de plein fouet un semi-remorque qui transportait des canapés en cuir et des causeuses depuis la Caroline du Nord.

Le rapport d'enquête conclut que l'accident était dû au mauvais temps et surtout à une vitesse excessive par rapport aux conditions météorologiques.

Je me suis souvent demandé où l'accident s'était véritablement produit. Les gens avaient-ils dit une courte prière le lendemain matin lorsqu'ils avaient vu les traces de pneus et les bris de verre trop petits pour être ramassés par les balais de la Direction de l'équipement ?

Je me demandais aussi quelles images avaient pu défiler devant les yeux de ma mère lorsqu'elle fut aveuglée par les énormes phares du camion. Avait-elle retrouvé sa professeure de danse dont elle pleurait certainement encore la disparition ? Avaient-elles interprété ensemble un ballet familial ?

Les dernières secondes s'étaient-elles ratatinées comme le capot de sa Pinto blanche ou s'étaient-elles au contraire étirées comme ces instants interminables à la fin de l'office où je regardais l'horloge depuis un banc au fond de l'église en attendant la fin du dernier cantique et de la dernière prière, impatient que j'étais d'aller patauger dans le ruisseau qui délimitait la propriété ?

Se sentit-elle faible et apeurée ? Regretta-t-elle de ne pas être restée à la maison ?

Eut-elle le temps de prier ?

Pensa-t-elle à moi qui bougeais dans son ventre ?

Vit-elle l'expression horrifiée sur le visage du routier ?

Vit-elle Dieu ?

Un rapport précise que tous les services concernés dans un rayon de vingt-cinq kilomètres envoyèrent immédiatement une équipe : la police de l'État de Virginie, les secours de la vallée de Shenandoah, les pompiers bénévoles de Strasburg et même la ville de Toms Brook. Pourtant, lorsque les premiers véhicules de secours arrivèrent sur les lieux, deux automobilistes avaient déjà sorti Libby de la Pinto en flammes.

Un troisième homme lui faisait un massage cardiaque pendant qu'un quatrième courait de véhicule en véhicule à la recherche de couvertures.

Trois auxiliaires médicaux prirent la relève et contrôlèrent les organes vitaux. Libby était en train d'accoucher, et ils jugèrent que les risques pour la mère ou le bébé étaient trop grands s'ils tentaient de la transporter jusqu'à l'hôpital le plus proche ou même de la porter jusqu'à l'ambulance.

Quelques instants plus tard, je poussai mon premier cri sur le bas-côté gauche de la route 11, à quatre cents mètres environ de la sortie de l'autoroute 81, tandis qu'une douzaine d'étrangers regardaient la scène sous la pluie verglaçante. D'autres sans doute assistèrent à ma naissance bien au chaud dans leurs voitures.

Pendant qu'on s'occupait de moi dans une ambulance, ma mère fut transportée dans une autre. Les deux filèrent à toute allure sur la 81 en direction de l'hôpital de Winchester, toutes sirènes hurlantes, les gyrophares

allumés, alors qu'on communiquait par radio l'heure d'arrivée et le protocole à suivre. Pourtant, je dus moi-même savoir que ma mère était morte bien avant que les véhicules de secours ne quittent le lieu de l'accident.

Un policier rassembla les objets qu'il trouva dans la boîte à gants et sur la banquette arrière, mais une note non datée griffonnée en haut d'une copie jaune canari d'un rapport de police vieux de seize ans précise que les objets furent rapidement « égarés ou jetés par mégarde ». Parmi les effets disparus, il y avait une carte routière, un sac à main contenant la moitié d'un paquet de Trident, une carte d'anniversaire, un portefeuille avec des photos de ma mère, de Christa et de sa professeure de danse, et un sac de sport renfermant un justaucorps, deux paires de chaussons roses abîmés et un livre emprunté à la bibliothèque dont la date de retour était dépassée : *Baryshnikov en couleur* de Mikhaïl Baryshnikov.

Le dernier effet personnel mentionné dans le rapport avait été retrouvé accroché à une chaîne en or suspendue au rétroviseur : une croix en bois blanche de la taille d'un porte-clés.

Les sirènes

J'ai toujours aimé le bruit des sirènes. Quand j'avais cinq ans, mon père venait me chercher à l'école maternelle au sous-sol de l'église presbytérienne et, comme je le lui demandais, il acceptait de prendre le détour pour retourner à son pick-up. *Le détour*. Je n'ai pas souvenir qu'il ait refusé une seule fois de prendre le détour.

Le détour, le chemin le plus long. Les mots ont un sens, en particulier aujourd'hui, des années après que mon père a suivi le long chemin qui le ramenait auprès des siens.

Mon père et moi passâmes devant la vieille caserne des pompiers de Woodstock la plupart des lundis, mercredis et vendredis ce printemps-là.

Oui, elle *était* vieille, non pas parce que j'étais un enfant qui s'intéressait plus aux camions de pompiers qu'à l'architecture, mais parce que mon père la qualifiait ainsi. Il se souvenait d'être passé devant enfant, et le bazar Ben Franklin était toujours à l'angle de Court et Main Streets.

Quelle ne fut pas ma joie lorsque j'appris que mon père s'y était pris trop tard pour m'inscrire dans l'autre école maternelle à quelques kilomètres seulement du verger où nous vivions près de la route 55 à Strasburg. Cette école maternelle m'avait pourtant plu lorsque nous l'avions visitée. Il y avait dans la cour de récréation ce fameux toboggan géant en métal avec deux bosses... Lorsqu'on négociait la première suffisamment vite, on pouvait presque s'envoler en franchissant la deuxième. Malheureusement, l'école ne se trouvait pas à proximité de la caserne des pompiers de la ville. De plus, je doutais fort que la caserne pût être aussi vieille que celle de Court Street.

Les trois femmes qui dirigeaient l'autre école maternelle à Woodstock, à vingt minutes de chez nous, dirent qu'elles seraient enchantées de m'accueillir au sein de leur établissement, même si nous nous présentâmes deux semaines après la rentrée scolaire. Je ne savais pas encore ce que signifiait être « enchanté » ; je savais en revanche que je me sentais très bien là-bas, les trois jours de la semaine où je m'aventurais hors du verger.

« Tu veux prendre le détour ? Encore ? Et qu'est-ce que tu as fait pour mériter de prendre le détour ? » Mon père me prit la main et m'entraîna dans Court Street, en direction de l'ouest, à l'opposé de l'endroit où il avait garé son pick-up.

Je ne répondis pas, car notre rituel n'exigeait pas de réponse. Je me contentai de serrer sa main trois fois, le code de la famille Wayne Bevan pour dire *Je t'aime*.

Il serra la mienne deux fois. *Moi aussi*.

Je levai les yeux vers lui. Dans ces moments-là, il semblait se dresser plus haut encore que les arbres les plus grands de notre pommeraie de vingt-sept hectares.

« John, je ne dirai jamais non au détour. » Il prononça ces mots sans sourire. Je ne veux pas dire par là qu'il ne souriait pas beaucoup avec sa bouche. Il souriait avec les mots.

Mes sens se mirent en éveil lorsque nous traversâmes la grande rue, que nous passâmes devant la prison et que nous nous approchâmes de la caserne des pompiers. Elle était percée de six énormes portes blanches.

Les deux premières, construites en 1930, d'après une plaque en pierre apposée sur le mur de briques, protégeaient deux vieux camions de pompiers des vandales et des éléments. Les deux portes du milieu, construites pendant l'expansion de 1961, cachaient deux camions de pompiers plus récents. Quant aux deux dernières, elles protégeaient les véhicules de secours dernier cri, des camions rutilants à l'avant plat et puissant.

Elles s'ouvrirent doucement, et une sonnerie innocente retentit.

Je lâchai la main de mon père et me précipitai vers l'endroit où j'étais persuadé d'avoir vu un camion de pompiers démarrer dans le reflet des vitres ondulées. Une main m'arrêta par-derrière au moment où je m'apprêtais à marcher sur la trajectoire du camion.

Mon père venait de saisir l'arrière de ma ceinture en tissu bleu d'une main et avait placé l'autre au travers de mon torse comme une ceinture de sécurité qui se tend lorsqu'il y a impact. Ses doigts maigres recouvraient la largeur de mes côtes.

Je n'eus pas le temps de protester que des sirènes et des klaxons se mirent à retentir furieusement. Je sautai dans les bras de mon père et plaquai mes mains contre mes oreilles. Mon père m'entraîna en arrière tandis que le camion de pompiers sortait en vrombissant de la

caserne. Il tourna à droite dans Main Street et fit retentir deux fois encore sa sirène impatiente.

Mon père me porta encore quelques mètres tandis qu'il rejoignait le chemin habituel pour retourner au pick-up. Il fallut bien tout ce temps pour que mes oreilles cessent de siffler.

« Ça va, John ?

— Mmm. »

Il me posa par terre.

« Faut-il que je t'explique la bêtise que tu viens de faire ? »

J'aurais dû répondre plus rapidement.

« John Bevan, tu m'écoutes ?

— Oui, papa.

— Faut-il que je t'explique la bêtise que tu viens de faire ?

— Non, papa.

— Ça fait du bruit, n'est-ce pas ?

— Oui, papa.

— Tu sais pourquoi ils actionnent ces sirènes et ces klaxons ? »

Je le savais, mais je savais aussi qu'il me le dirait de toute façon.

« Ce sont des avertisseurs sonores, John. Ils te préviennent de leur arrivée et t'invitent à les laisser passer. »

Je hochai la tête.

« Tu n'as jamais été aussi près lorsque l'un d'eux a démarré en trombe comme celui-ci ?

— Non, papa.

— Eh bien, John, tu peux constater que ça n'a rien à voir quand ils doivent intervenir.

— Oui, papa, dis-je en tournant les index dans mes oreilles. J'entends encore un drôle de bourdonnement.

— C'est normal, John. » Il me prit la main, et nous bouclâmes la boucle pour retrouver son pick-up garé près de l'église. Après s'être attaché et avoir mis le moteur en marche, mon père posa sa main sur mon genou et dit : « Il est parfois préférable de garder quelque distance, n'est-ce pas, John ? C'est amusant de regarder ces magnifiques semi-remorques garés dans leur caserne, mais lorsque le devoir les appelle, il faut leur laisser la voie libre et se tenir à l'écart, compris ? »

Je hochai la tête même si je n'avais pas entendu tout ce qu'il avait dit.

« Tu es un bon petit gars, John Bevan. »

En d'autres circonstances, j'aurais souri, j'aurais peut-être même dit merci. Mais j'étais trop occupé en cet instant à penser à ma mère.

Aimait-elle les sirènes, elle aussi ?